

# ALISSA YORK

## Le naturaliste



LIANA LEVI



Alissa York

# Le naturaliste

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Florence Lévy-Paoloni*



Liana Levi

# 1

Iris s'est enfermée. Rachel colle l'oreille contre la porte.

« Iris ? Êtes-vous réveillée ? »

Un bruissement de draps. « Walter ? »

Le cœur de Rachel se serre. « Iris, c'est moi, Rachel. »

« ... *Walter.* »

Rachel écoute pleurer sa maîtresse aussi longtemps qu'elle le supporte, puis revient sur ses pas le long du couloir jusqu'à l'escalier. En descendant vers l'entrée, elle remarque la lueur de l'éclairage public par-delà les hautes fenêtres. La nuit a fini par tomber et les allumeurs de réverbères sont venus et repartis. Madame Pryce a oublié les lampes murales – rien d'étonnant avec tout ce qu'elle a eu à faire. Rachel passe comme un automate d'une lampe à l'autre et ouvre le gaz. Elle pourrait entrer au petit salon, mais il lui semble quelque peu déplacé de chercher du réconfort à un tel moment. Elle se dirige vers le vestibule et s'assoit sur le banc en acajou.

L'éclairage de la rue y est doux, réchauffé par son passage à travers le lever de soleil représenté sur les vitraux au-dessus des portes d'entrée. Elle se contemple dans le grand miroir. Lumière douce ou pas, elle a l'air exténuée, elle fait bien plus que ses dix-neuf ans. Papa l'appelait « petit lutin », nom qui convient toujours à son corps, sinon à son âme.

Difficile de croire que deux ans se sont écoulés. Elle se revoit comme si elle y était : sa première excursion en ville

sans son père à ses côtés. Cette fois-là, pendant que Robert Weaver déambulait parmi les enclos de bétail au Western Market, sa fille vaquait à ses propres affaires. Ou presque. Annie lui avait confié une liste de courses prétendument nécessaires. Il semblait que pas une cuillère, pas une couverture n'était assez bien pour l'enfant à venir.

Rachel devait retrouver son père au temple Quaker d'Arch Street à deux heures. Entre-temps, elle était libre – dans une certaine mesure. Le plan qu'il lui avait confié comportait ses lignes noires, véritables frontières destinées à l'empêcher d'approcher des docks, des bistros, des salles de spectacle ou pire.

Greene Booksellers, dans Chesnut Street, se trouvait à l'intérieur des limites marquées à l'encre, mais Rachel savait que pénétrer dans une telle boutique signifiait franchir une ligne d'un autre ordre, tracée bien plus profondément. Elle se dit que la mention *Dépositaire de la Bible* à l'entrée rendait l'endroit convenable, même si ce n'était qu'une affiche parmi d'autres. Peut-être y trouverait-elle un volume de paraboles illustrées – un cadeau en attendant le bébé, pour améliorer la relation entre Annie et elle.

La vitrine était bien remplie, mais son regard se fixa immédiatement sur un livre particulier. Il était ouvert sur un support de bois à la page d'une planche en couleurs représentant une couleur tachetée. Vision courante dans une étable, l'animal s'enroulait comme une lettre d'un alphabet qu'elle devait encore apprendre.

« *Coluber eximius* », lut-elle tout haut. Le front appuyé contre la vitrine, elle s'efforça de déchiffrer le texte de la page opposée. Il commençait très simplement : « Caractéristiques. Tête courte ; nez arrondi ; corps blanc crème... », mais très vite suivaient des mots qu'elle ne comprenait pas. Elle doutait que ses maigres économies suffiraient à acheter un

cadeau pour elle-même et pour le demi-frère ou la demi-sœur à naître. Mais cela ne coûtait rien de se renseigner.

L'homme derrière le comptoir portait de grosses rouflaquettes et ressemblait davantage à un forgeron qu'à l'image qu'elle se faisait d'un libraire. Il leva un sourcil, sans doute en réaction à son bonnet et à sa cape grise unie bien reconnaissables.

« Bonjour, mademoiselle. » Le ton était doux, comme celui de Papa lorsqu'il déambulait au milieu du bétail. Cela lui donna du courage.

« Bonjour. » Elle referma la porte. « Vous avez un livre dans votre vitrine. Un livre sur les serpents. »

Les deux sourcils levés à présent, avec une ébauche de sourire. « Pas seulement les serpents, mademoiselle, les tortues et autres espèces. La *North American Herpetology* de monsieur Holbrook. J'ai peur de n'avoir que le volume quatre en stock.

– Je comprends. » Les paraboles oubliées, Rachel comptait mentalement les pièces dans sa bourse. « Pourrais-je y jeter un coup d'œil ? »

– Vous pourriez voir la collection complète si vous le souhaitez. »

La voix la fit sursauter. Elle se retourna et se trouva en présence d'une femme grande et mince, vêtue de soie vert forêt. Ses cheveux couleur miel étaient remontés sous un petit chapeau sombre. Ses yeux étaient couleur noisette très claire, une nuance troublante vert doré.

« Nous avons les cinq volumes dans notre bibliothèque à la maison. » La femme avança et posa une pile de livres sur le comptoir. « Ainsi que presque tous les titres concernant l'histoire naturelle. Monsieur Greene peut vous l'assurer, n'est-ce pas, monsieur Greene ? »

– Certainement, madame Ash. »

Rachel ne put s'empêcher de remarquer le changement d'attitude du libraire : ses yeux noirs brillèrent comme ceux d'un gamin.

La femme tendit une main fine et gantée. « Iris Ash. »

Rachel tendit la sienne. « Je m'appelle Rachel Weaver.

– Ravie de faire votre connaissance. » Iris soutint son regard. « Et vous appréciez les reptiles en particulier, mademoiselle Weaver ? »

Personne ne lui avait jamais posé une telle question. « J'aime... tous les animaux.

– Tous les animaux ? » Iris Ash et le libraire échangèrent un regard. « Même les araignées ? »

Rachel se représenta l'occupante de la toile devant la fenêtre de sa chambre, la mosaïque délicate de son dos. Même les araignées-loups au corps noir valaient le coup d'œil, lorsqu'elles se glissaient par les fentes du plancher de la cuisine pour chasser. « Oui, dit-elle, même les araignées.

– Vous entendez, monsieur Greene ? »

Le libraire leur sourit à toutes les deux.

« Vous devez m'accompagner chez moi et fouiller dans notre bibliothèque, mademoiselle Weaver. Ce n'est pas loin.

– Oh ! Vous êtes si bonne...

– Ne dites pas de bêtises, cela fait des siècles que madame Pryce n'a pas eu à préparer le thé pour un invité. » Elle tendit la main vers le bras de Rachel, trouva son coude à travers la cape et le serra. Cela semblait impossible, et pourtant son beau visage en témoignait : Iris Ash se sentait seule.

*Les cinq volumes.* Rachel jeta un coup d'œil à la pendule derrière le comptoir : pas tout à fait midi. La liste d'Annie n'était pas longue au point de lui prendre deux heures pleines.

La maison n'était en effet qu'à quelques rues – même si « maison » n'était guère le terme le plus approprié. Devant

les portes d'entrée massives, Rachel s'entendit demander :  
« Vous habitez ici ? »

– Ridicule, n'est-ce pas ? Moi, monsieur Ash et la très patiente madame Pryce sommes les seuls occupants de toutes ces pièces. » Iris Ash tendit son paquet de livres à Rachel et sortit une clé de son sac.

À l'intérieur, Rachel s'immobilisa et regarda autour d'elle. Le plafond incroyablement haut, l'escalier qui se déployait en tournant jusqu'à disparaître. Les murs étaient couverts de tableaux, plus fascinants les uns que les autres.

Comme son regard passait de l'un à l'autre, Rachel remarqua une constante. Les reptiles y étaient deux fois plus nombreux que les autres animaux. Elle reconnut un serpent ratier, un serpent jarretière, un serpent des blés à bandes rouges et brillantes. Elle vit des tortues qu'elle connaissait – des serpentes et des Pseudemys –, et d'autres qu'elle n'avait jamais rencontrées. Un animal long et cuirassé qui ne pouvait être qu'un alligator flottait au milieu de nénuphars en fleur.

Un cadre montrait un animal qu'elle était incapable de nommer. Sa peau était lumineuse, vert pomme, à part quelques taches brun doré sur le dos et de larges bandes vers le bout de la queue. Il tenait une branche entre des doigts fins terminés par des griffes jaunes.

« C'est Lucy », dit Iris dans son dos.

Rachel se tourna vers elle. « Quel est cet animal ? »

– Était, malheureusement. C'était un iguane vert. Elle nous a quittés l'an dernier, la pauvre, elle s'est couchée et elle est morte. » Elle poussa un panneau qui se révéla être une porte. « Madame Pryce, appela-t-elle dans le couloir, nous avons de la visite. » Pas de réponse. « Je vais devoir descendre. Elle ne l'admettra jamais, mais elle devient plus sourde de jour en jour. »

Rachel hocha la tête, le regard attiré par une peinture tout au bout du hall. Toujours vêtue de son bonnet et de sa cape, elle avança au pied de l'escalier. Le portrait dominait le palier. Il représentait un homme de grande taille à peu près de l'âge de Papa – tempes grisonnantes, barbe en pointe encore noire. Des lunettes adoucissaient son regard sombre. L'architecture de son visage laissait supposer un physique peu athlétique, mais il était impossible d'en être sûr : la carapace d'une énorme tortue le cachait entièrement, du col aux genoux.

Iris Ash s'approcha d'elle. « Et voici monsieur Ash. » Elle rit. « Il portait cette carapace la première fois que je l'ai vu. Il venait des docks et la traînait chez lui.

– Comment aurais-je pu attirer ton regard autrement? »

Un écho vivant du portrait se tenait au-dessus d'elles en haut de l'escalier, bien moins imposant en gilet et manches de chemise. Rachel jeta un coup d'œil à Iris Ash qui regardait son mari avec tendresse.

« Je crois bien que madame Pryce est sortie avec son panier. » Monsieur Ash ôta ses lunettes pour les nettoyer. « Il était question d'une bonne alose.

– Ce n'est pas grave. Walter, viens que je te présente mademoiselle Weaver. » Iris Ash glissa son bras sous celui de Rachel. « Viens saluer notre nouvelle amie. »

Un bruit fait sursauter Rachel. Des pas sur les marches du perron? Non, seulement un passant dans la rue. Elle jette un coup d'œil à la pendule du hall : neuf heures et demie. Ne devrait-il pas être déjà là?

Paul Ash. Non, se reprend-elle, *Paul*. Elle doit s'habituer à l'appeler par son prénom, comme l'en a prié Iris Ash. Rachel n'a qu'une vague idée de la distance qu'il doit parcourir de Harvard à Philadelphie – en tout cas, une distance qui ne lui permet pas de venir plus de deux ou trois fois



par an. Walter mettait cela sur le compte de la réussite, des études qui accaparaient son fils, de son travail au musée de Zoologie comparative. Rien de tout cela ne peut prétendre à la priorité à présent. Rachel a fait de son mieux, mais Iris a besoin de sa famille autour d'elle et le fils de Walter est ce qui s'en approche le plus.

Il ne ressemble en rien à son père. À peine plus grand que Rachel, Paul Ash doit tenir de la famille de sa mère. Étrange qu'un corps aussi massif se déplace avec autant de grâce, comme s'il était moitié bulldog moitié chevreuil. Il a d'ailleurs la couleur d'un chevreuil, brun comme l'automne même au cœur de l'hiver. Les yeux noirs, attentifs de l'animal. Sans doute est-ce une bénédiction qu'il ne ressemble à Walter que par l'expression – pas de ressemblance frappante à supporter pour la veuve. Et pour Rachel, rien de pire que son formalisme coutumier, une distance à laquelle elle a fini par s'habituer.

Carver's Taproom est calme – seules trois tables sont occupées, dont celle où Paul est installé, seul. Ce n'est pas le premier établissement de ce type qu'il fréquente, mais ils sont très peu nombreux. Les rares fois où il est invité au Fresh Pond Hotel, il a tendance à s'esquiver après le canotage et avant le bar.

Un soir, alors qu'il s'était forcé à rester le temps de boire deux pintes, il repartit seul pour sa pension. Il connaissait bien les clairières et les taillis du cimetière de Mount Auburn ; c'était un bon terrain de collecte. S'étant dit qu'il pourrait tomber sur une salamandre maculée vaquant à ses occupations nocturnes, il prit le chemin le plus long pour rentrer.

Sa détermination s'évanouit au milieu des tombes sous le clair de lune. Il commença par passer simplement entre les stèles, s'arrêtant de temps à autre pour caresser un lion sculpté ou les plumes de pierre sur le dos d'un aigle. Très vite, cependant, il se pencha pour lire les noms.

Il faisait trop sombre pour la plupart, mais quelques-uns étaient tournés de telle sorte qu'ils tombaient juste sous les doux rayons de la lune. *Almira Dewson. Katherine Wright Williams. Benecia Benson Crowell.* Sur une pierre plus vieille placée sur une pente, il trouva les bonnes initiales. *Zelda Arnot.* Un vers lui vint à l'esprit : *Qui n'est point dans son cercueil et la tombe sombre, qu'il sache qu'il a à suffisance*<sup>1</sup>. Le livre

---

1. *Feuilles d'herbe*, Walt Whitman

était de ceux qui résidaient sur sa table de chevet et non sur les rayons étroits à côté de son bureau – même si avec un titre comme *Feuilles d’herbe*, il aurait pu passer pour un texte d’histoire naturelle. *Qu’il sache qu’il a à suffisance*. Zelda Arnot, Zuleica Ash. Même au clair de lune, il ne pouvait pas se leurrer en lisant de travers.

La bière maison de Carver est agréablement amère. Paul avale le fond de sa seconde pinte et attire l’attention du serveur pour une troisième. Jusqu’à ce soir, son record était de deux pintes, assez pour l’envoyer en quête d’une tombe dont il savait qu’elle se trouvait dans un autre pays, un autre hémisphère. Aucune chance que la dernière demeure de son père lui joue les mêmes tours que celle de sa mère. Paul y sera demain, témoin attentif de son ensevelissement.

Il hoche la tête lorsque son verre vide cède la place à un verre plein. En rejetant la tête en arrière pour boire, il éprouve le sentiment troublant que le sol s’ouvre derrière lui. Il doit être prudent. Contrôler ses mouvements de peur de chavirer, de tomber Dieu sait jusqu’où.

\*

Cette fois, Rachel frappe tout doucement à la porte de la chambre, espérant qu’Iris s’est endormie à force de pleurer.

« Qui est-ce ? »

– C’est Rachel, Iris. Ne voudriez-vous pas ouvrir la porte ? »

Le bois de lit émet un craquement. Des pas. Iris fait glisser le verrou, mais n’ouvre pas. En l’entendant reculer à pas feutrés, Rachel entre.

« Je croyais que nous en avions terminé avec tout cela. » Iris remonte dans son lit au milieu du fouillis de ses couvertures.

« Terminé avec quoi ? »

– Ce langage ampoulé – tu parles comme une petite grenouille de bénitier. »

Rachel pose avec précaution sa lampe sur la coiffeuse. Les cheveux dénoués d'Iris brillent dans la lumière de la bougie placée sur la table de chevet. Ses yeux sont plus petits, plus sombres qu'à l'accoutumée.

« Je vois que tu portes des vêtements de deuil, ajoute Iris. Ou est-ce simplement ton gris habituel? »

Rachel baisse le regard sur ses vêtements de soie couleur charbon.

« Dis-moi, que se passe-t-il si une jolie petite quaker met une robe jaune? Est-ce qu'elle se transforme en torche vive? »

Rachel demeure chez les Ash depuis deux ans – les années les plus remplies de sa vie – et Iris ne lui a jamais parlé ainsi. « Ce n'est que...

– Ce n'est que quoi?

– Ce n'est que ce que je connais. Ce dont j'ai l'habitude. »

Iris la dévisage. Rachel souffre en soutenant son regard, mais elle le fait. Elle le soutient jusqu'à ce qu'Iris s'effondre et enfouisse son visage dans ses mains.

\*

Marcher a un peu éclairci les idées de Paul; il n'éprouve qu'un instant de difficulté en introduisant la clé dans la serrure. C'est aussi sa maison – Iris l'a dit depuis le début –, ce qui ne l'empêche pas d'avoir le sentiment d'être un commis qui se glisse par la mauvaise porte.

Aucun signe de vie. Il pose sa valise, ôte son chapeau et le suspend à la patère. La bière lui a laissé un creux. Manger quelque chose ne lui déplairait pas, mais madame Pryce doit être au lit à cette heure. Il ne comprend pas comment ils s'en

sortent avec seulement une cuisinière-gouvernante âgée et parfois une femme de ménage que la vieille femme trouve bon d'engager. Autant que Paul le sache, les fonctions de mademoiselle Weaver n'incluent pas les tâches domestiques.

Il avance sans bruit dans l'entrée comme s'il voulait passer inaperçu. Le portrait est à la place qu'il a toujours occupée, mais étonnamment il le prend au dépourvu. Il reprend contenance, une main sur la rampe.

Rares sont ceux qui les prendraient pour père et fils. Walter mesurait dix bons centimètres de plus que Paul, mais pesait à peine quelques kilos de plus. Paul est venu au monde avec de larges épaules et des jambes musclées. Son père n'avait pas toujours été aussi pâle. Les expéditions estivales à la recherche de spécimens donnaient à Walter une teinte bronze, mais jamais cuivre comme son fils. Ils avaient les mêmes cheveux noirs, même si ceux de Paul n'ondulaient pas comme ceux de son père. À vingt et un ans, il a abandonné l'idée de se laisser pousser la barbe.

L'idée de la carapace de tortue venait d'Iris et son intuition s'était révélée juste. Un autre homme aurait pu paraître ridicule dans cette pose, mais Walter Ash a l'attitude de l'homme courageux et brillant qu'il était. Peut-être un soupçon plus courageux et brillant – un parti pris plein d'amour dans l'œil de l'artiste.

Dire que tous deux auraient pu ne jamais se rencontrer. Son père avait un œil de lynx quand il s'agissait de détecter une rayure dorsale au milieu d'un tapis de feuilles, mais en règle générale, il prêtait peu d'attention aux humains qui l'entouraient. Quoi qu'il en soit, le jour en question, il était absorbé par l'affaire en cours. Le second de l'*Arara* connaissait la faiblesse de Walter pour les spécimens originaires du Brésil. Il croisait les bras pour montrer qu'il ne démordrait pas de son prix. De son côté, Walter examinait la carapace

de tortue sous toutes ses coutures, marmonnant parfois une question dans son portugais rouillé. Ce qui laissait Paul libre d'observer la dame sur le quai voisin.

Elle aurait attiré son regard de toute façon – il avait seize ans et il était en parfaite santé – mais sa beauté n'était qu'un début. Tout en elle était superbe, et pourtant elle était perchée sur une vieille caisse comme un garnement des docks et levait de temps en temps les yeux du carnet de croquis posé sur ses genoux. À moins de trois pas de là où elle était assise, un requin pendait, la tête en bas – un requin-taureau, long d'environ deux mètres cinquante. Trois pêcheurs se tenaient un peu plus loin, ravis d'attirer l'attention, mais pas tout à fait à l'aise.

Paul s'éloigna de son père. Mains dans les poches, il avança en flânant sur le quai. Le requin-taureau n'était pas le représentant le plus élégant de son espèce; en s'approchant, il vit qu'elle avait rendu avec une grande justesse la petite bosse, la gueule remplie de dents en désordre.

Elle sentit son regard et tourna la tête.

«Je vous prie de m'excuser», commença-t-il, mais elle portait déjà les yeux plus loin. Paul se tourna pour voir ce qui avait capté son attention. Walter avait réussi à acquérir la carapace. Il avançait vers eux gaiement en la brandissant comme un bouclier.

«Monsieur Ash. Monsieur... Paul?»

Il lève la tête. Mademoiselle Weaver est debout en haut de l'escalier, immobile comme une cloche qui ne sonne pas dans sa robe gris fer.

«Êtes-vous là depuis longtemps?»

Il cligne des yeux. «Non, pas longtemps.»

Elle descend avec l'aisance d'une très jeune fille, inattendue chez une personne aussi grave. Sa petite main frôle

la rampe. Il s'aperçoit avec un pincement au cœur qu'elle est chez elle ici. Lui-même n'a jamais vraiment réussi – pas durant la première année du second mariage de Walter, ni au cours de ses visites depuis.

Mademoiselle Weaver s'approche de lui, la tension des derniers jours se lit sur son visage. «Je suis vraiment navrée pour votre père.

– Oui.» Il baisse la tête. Jusqu'ici il n'a dû faire face qu'à des condoléances formelles: sa logeuse aux yeux secs, quelques collègues du musée. Mademoiselle Weaver connaît son père. Le connaissait.

«Iris dort.

– Bon, eh bien je lui parlerai demain matin.

– Oh, non, elle veut vous voir. Elle ne dort qu'en poinçonné. Nous pourrions monter d'ici une demi-heure.»

Il hoche la tête, soudain conscient de son haleine, de l'odeur maltée et désagréable de la bière.

«Je me demandais si vous vouliez voir l'atrium», dit-elle.

*L'atrium*? N'importe quelle autre femme aurait proposé le salon et peut-être quelque chose à manger ou à boire. Ses yeux gris s'attardent sur lui.

«Très bien.»

Elle se tourne sans un mot et le précède dans le couloir principal. Une longue vitrine couvre le mur nord. Paul s'arrête pour examiner le spécimen au centre: *Carapace de Podocnemis expansa, tortue d'eau douce géante de l'Amazonie*. C'est une chose terne et grise, ébréchée sur les bords à plusieurs endroits. Il imagine un instant qu'elle bouge.

Mademoiselle Weaver l'attend au bout du couloir. La première fois qu'il a franchi ces portes à double battant – il y a cinq ans maintenant – elles menaient à une cour intérieure à ciel ouvert. Son père et lui avaient été invités à déjeuner.

C'était un repas comme Paul n'en avait jamais connu : sandwiches moelleux au poulet au milieu des rosiers, sa première gorgée de bon vin. Walter avait autant de raisons que son fils de se sentir déplacé et pourtant il ne montrait aucun signe de gêne – peut-être parce qu'il était assis juste à côté de la maîtresse de maison.

Mademoiselle Weaver ouvre les portes, libérant une bouffée d'air à l'odeur terreuse. Paul avance sur les dalles et lève la tête vers les étoiles. Lors de sa dernière visite, les soudeurs étaient encore en train de monter la structure ; à présent, la cour s'enorgueillit d'un toit de verre.

Lorsque mademoiselle Weaver allume les lampes murales, les ombres déchiquetées se transforment en bouquets de jeunes arbres tropicaux. Au milieu de ces végétaux, trois grands bassins à sec entourés de moellons.

*Mais tout de même, père, ces espèces sont aquatiques.*

*Ne t'inquiète pas, Paulo. Nous leur fournirons tout ce dont elles ont besoin.*

Plus facile à dire qu'à faire. Les lettres de Walter relaient de nombreux contretemps : *La semaine prochaine, nous remplissons les bassins. Après les ennuis avec les conduits d'aération je garde bon espoir qu'il n'y aura pas d'autre retard, bien qu'on m'ait prévenu que le ciment n'en fait qu'à sa tête...*

Jamais la moindre allusion au coût. En regardant autour de lui, Paul ne peut s'empêcher de s'interroger sur l'importance de la fortune de sa belle-mère. Comme lui, elle est enfant unique, mais la ressemblance s'arrête là. À sa grande époque, la brasserie de son défunt père éclipsait toutes les entreprises du voisinage.

« Celui-là devait être réservé aux tortues. » Mademoiselle Weaver indique le bassin le plus proche. « Walter disait que, comme elles sont les plus sympathiques, les gens devaient les voir en premier.



– Oui.» Paul perçoit l'irritation dans sa propre voix. Est-ce sa familiarité – le prénom de son père sur ses lèvres – ou la facilité qu'elle a à parler de lui au passé ?

Elle indique le deuxième bassin. «Ici le caïman. L'anaconda gardé pour la fin.» Elle semble émerveillée. «Ils peuvent atteindre douze mètres de long, vous vous rendez compte ? Bien sûr, nous n'aurions jamais pu en héberger un de cette taille.»

Paul ne répond pas. *Nous ?*

Elle s'accroupit et sa robe sombre s'étale. «On voit le tracé des cloisons. Walter voulait des pierres pour séparer les enclos et du verre entre les animaux et les visiteurs.» Elle se redresse. «La structure posait cependant des problèmes. Il détestait tout ce qui ressemblait à des barreaux.»

Croit-elle qu'il ne sait rien de la philosophie de son propre père ? *Les prisons inspirent la pitié, Paul, et de la pitié au dégoût il n'y a qu'un pas.*

«Voici où il prévoyait de vitrer l'arboretum.» Elle indique un fouillis de végétaux dans l'angle nord-ouest. «Il espérait trouver un autre iguane, peut-être un boa des jardins.»

Paul doute qu'elle reconnaîtrait un boa des jardins s'il se lovait autour de sa taille fine. À moins que Walter l'ait formée. Paul n'y avait pas pensé jusqu'à cet instant, mais si son père était assez idiot pour inclure son épouse-mécène dans l'expédition prévue, pourquoi pas également sa dame de compagnie ?

Il tannait Paul depuis des mois pour qu'il s'investisse dans le voyage. *Est-ce parce que monsieur Agassiz ne peut pas se passer de toi ?* Comment Paul pouvait-il expliquer à son père qu'il ne croyait pas que le grand homme connaissait son nom – ou, pire, que Paul n'avait pas obtenu d'autorisation d'absence du musée parce qu'il ne l'avait pas encore demandée ? Et si Walter avait assuré ses arrières en considérant mademoiselle

Weaver comme un troisième élément moins qualifié mais mieux disposé? Eh bien, peu importe. Personne ne partira plus à présent.

« Cette porte mène à la réserve, l'informe mademoiselle Weaver. Matériel de nettoyage et autres ustensiles, cages pour les lapins et les rats. Walter avait trouvé un garçon, Jim Sweeney – il devait s'occuper de tout cela.

– Oui, je sais. » Il pivote pour s'éloigner d'elle et se dirige vers une rangée de niches rectangulaires dans le mur nord.

Elle vient se placer à côté de lui. « Des terrariums pour les petites espèces. »

Quelque chose le dérange dans sa voix, une douceur avec une pointe de chagrin. Paul baisse les yeux. L'endroit où il se tient est décoloré, comme si la lumière avait blanchi la pierre. Soudain, l'air de la serre lui paraît malsain. Il fait demi-tour et s'avance vers les portes.

Le mur est l'arrête net. La peinture murale s'étend du sol au plafond – sous-bois, canopée, un spécimen émergent isolé poussant vers des hauteurs imaginées. *La scène ne doit être en rien fantaisiste. Il est essentiel de présenter l'animal dans son contexte – là-dessus nous sommes absolument du même avis.* Iris a fait une ébauche, mais il reste à ajouter les détails, dont la réalisation était sans doute prévue à leur retour. Le résultat est une jungle rêvée, toute d'ombre et de brume – un écho de celle que Paul porte en lui depuis sa naissance.

« Il voulait que les gens les voient dans leur élément », dit mademoiselle Weaver derrière lui.

Il ne se retourne pas. « Croyez-le si vous voulez, mademoiselle Weaver, mon père et moi correspondions.

– Oui, bien sûr. Je ne voulais pas... »

Il se dirige vers les portes, en tient une ouverte pour qu'elle se dépêche de la franchir. Quand il la ferme derrière

lui, il se sent plus calme, plus maître de lui. «J'aimerais voir ma belle-mère à présent.

– Bien sûr.»

Cette fois, Paul la précède, il avance à grands pas décidés dans le couloir, s'engouffre dans l'escalier. Il l'entend s'efforcer de le suivre, le bruissement de ses jupes.

Elle le rattrape devant la porte de la chambre. «Elle dort peut-être encore.

– C'est possible en effet.» Il pose une main sur la poignée. «A-t-elle dîné?

– Très peu.»

Il sent qu'elle est soucieuse. Il se ferme. «Alors peut-être auriez-vous la gentillesse d'aller nous chercher quelque chose à manger.»